

Vitaliser la démocratie ?
Wolfgang Held en conversation avec **Gerald Häfner**

La culture démocratique est mondialement en recul depuis une dizaine d'années. Comment assainir dans son ensemble l'héritage grec de la grande vie démocratique ?

Wolfgang Held : *Dans le duel télévisé des super-candidats, on dit qu'il y eut peu de confrontation. Vous êtes d'accord avec cela ?*

Gerald Häfner : Notre culture médiatique dirige notre attention sur des oppositions, parce que la querelle passe pour intéressante. Car dans cette culture, on met en opposition des situations, des attitudes et aussi des êtres humains, ce qui joue en général un rôle immense : bien ou mal, noir ou blanc, juste ou faux, un ou rien. Je crois qu'avec cette attitude, on ne comprend pas et l'on ne rend que partiellement justice à la démocratie ; la démocratie signifie une confrontation, or c'est bien plus qu'une confrontation.

W.H. : *Quand est-ce donc la démocratie ?*

G.H. : C'est la vie dans et avec divers points de vue et la capacité de leur association productive. Cela est possible si je n'admets pas seulement d'autres points de vue, mais plus encore si je les estime. Il n'en va pas autrement que dans un partenariat, une famille ou dans le contexte professionnel : de réelles solutions ou solutionnements ne résultent que lorsqu'on a accepté et compris divers points de vue. La démocratie, cela veut dire édifier quelques chose qui rassemble et se relie à partir de ce concert des points de vue.

W.H. : *On n'éprouve pas grand-chose de ce genre dans la campagne électorale.*

G.H. : L'affrontement électoral pourrait être une célébration de la démocratie. Une joie dans l'échange de divers points de vue, la lutte pour une meilleure résolution, le meilleur avenir possible. Néanmoins de la façon dont l'affrontement électoral est activé et colporté par les médias, il se peut qu'on n'en retire effectivement aucune joie. L'insistance porte à l'occasion sur le « combat ». La culture médiatique banalise et réduit cette foire bariolée des projets de société, au duel plat entre deux personnes.¹ C'est la tâche qui se pose lors de l'élection, complètement inadaptée. En Allemagne les citoyennes et citoyens n'élisent directement aucune chancelière ou chancelier, en effet, mais au contraire un Parlement. Il n'y a pas de démocratie présidentielle en Allemagne, comme aux USA ou bien en France.

W.H. : *Mais le Parlement choisit ensuite le chef du gouvernement ?*

G.H. : Bien sûr, mais il fait plus encore. De par sa composition, le Parlement doit être une représentation de la multiplicité des points de vue qui vivent dans la population. En lui celle multiplicité est censée déboucher dans une délibération et mener à des solutions. C'est pourtant justement le Parlement qui entreprend cela et le gouvernement est aussi responsable devant le Parlement. Il n'y a pas de régime présidentiel en Allemagne, en Suisse et en Autriche. Or cela est bien trop compliqué pour les médias. Réduire la forme d'Europe centrale de la démocratie à un *showdown* [épreuve de force] de deux personnes qui rétrécissent de nombreuses questions sociétales sur elles, c'est en vérité en attitude pré-démocratique.

W.H. : *Et ici les médias ont une grande part de responsabilité ?*

G.H. : Et comment : à midi — Schultz ou Merkel — c'est une dramaturgie qui fonctionne tout le temps. Dans toutes les élections. On doit seulement changer les noms. On peut raconter longuement,

¹ Par contre, nous en France, on a vu, il y a quelques mois déjà, qui des deux, s'est énervée le plus vite et a littéralement « pété un plomb » en direct. Mais pas plus qu'en Allemagne, à présent, on a débattu à l'époque en France des importants sujet que l'auteur va mentionner un peu plus loin dans le texte. *ndt*

celui qui a eu la meilleure apparence, a été le plus nerveux, celui qui a été soutenu, *coatché* et préparé par qui, — et l'on reste toujours à la surface de l'événement. C'est la table de multiplication des médias, que de raconter les choses de cette façon, de les pousser jusqu'à leur point critique puis de les réduire à un « ou bien..., ou bien... ». Maintenant, que nous, en tant que société, nous reprenions cela et nous nous mettions à « jouer » à cela, il est vrai que cela me cause beaucoup d'inquiétudes.

W.H. *Dans les débats politiques des années 80, on argumentait encore dans les glissières de sécurité de la gauche et de la droite. Aujourd'hui, les partis semblent s'asseoir à une table.*

G.H. : Oui, c'est à peine si la gauche ou la droite joue encore un rôle. C'est plutôt une sympathie et une antipathie. Cela a aussi une justification : à qui puis-je faire confiance, en effet ? À un moment ou à un autre, tous les partis sont au centre, en tout cas à chaque fois qu'on est d'avis de regarder attentivement la société, mais attention, pas au travers des lunettes pré-teintées des idéologies. Des systèmes fermés d'explications universelles rendent la réalité méconnaissables. Là où les êtres humains le remarquent, ils ne veulent plus rien avoir à faire avec cela. Bien entendu, des éléments idéologiques massivement inconscients me semblent jouer dans ce qui passe aujourd'hui pour un « centre » ou bien un *mainstream* [courant dominant]. Cela devient problématique lorsque des divergences ne sont plus reconnues, parce que plus aucun dialogue concret n'existe ou bien parce que derrière les formules ne sont plus présents ni le discernement ni la conviction, mais des stratégies de communications et des « *spin doctors* [spécialistes en communication chargé de l'image des partis] »²

Dans le combat électoral les grandes questions, devant lesquelles se trouvent aujourd'hui la société et tout un chacun, ne sont pas traitées. Avec la révolution digitale, nous nous trouvons devant un changement dramatique de notre monde du travail. L'ensemble de l'organisation de la vie, les tableaux professionnels et les projets d'avenir sont modifiés au point d'ébranler leurs fondements. Au lieu d'un avocat, on utilise désormais un portail d'aide juridique, au lieu d'une traductrice, un programme de traduction.³ Des champs professionnels entiers, qui composent aujourd'hui la couche moyenne, n'existeront plus qu'à peine. Plus d'un tiers des êtres humains qui travaillent aujourd'hui, perdront leur travail au sens familier du terme. Mais il n'y a aucun débat là-dessus au sujet de quels nouveaux champs de travail à naître, et où se trouveront donc les tâches du futur. Il n'y a pas de discussion sur comment et de quoi les êtres humains seront censés vivre dans une telle société. Et aucune non plus sur la manière d'empêcher le collapsus d'une telle société en travailleurs et spectateurs. Et aucune quant à la manière de partager convenablement l'incroyable richesse que génère cette intensification de productivité et qui n'échoit finalement qu'à très peu de gens. Il n'y a pas de discussion sur la manière de répartir équitablement une richesse globale qui s'accumule dans les mains de quelques-uns, ou bien sur comment résoudre les dettes publiques qui galopent et pouvoir procéder autrement à l'avenir avec l'argent. C'est une sorte de silence tonnant. Des imprécations montent sur quelques sujets peu significatifs, alors que les questions importantes sont passées sous silence.

W.H. : *Le dialogue ne peut donc surgir que dans l'espace idéologique. D'où la question : À partir de ton expérience politique, comment donc repousser l'idéologie ?*

G.H. : Le plus important c'est de communiquer soi-même le plus concrètement possible avec courtoisie et empathie. Ainsi nous invitons les autres pareillement à renoncer à leurs constructions idéologiques et à s'abandonner sans prévention au dialogue. L'effort d'aborder le caractère concret des

² C'est ce que nous sommes maintenant en train de vivre en direct en France. *ndt*

³ Il faut être bien léger du cerveau, pour oser parler de cela, car **traduire** avant toute chose **c'est comprendre** (bien entendu, on peut comprendre de travers..., l'erreur est humaine mais ici cela n'est pas cela la question ici !), la question c'est de continuer de penser qu'une machine puisse « comprendre » ; or aucun programme ne peut « comprendre » car c'est une « aptitude » spirituelle spécifiquement humaine, donc seul l'être humain peut le faire. (Puissent les membres des groupes d'étude anthroposophique comprendre cela à fond (surtout les vieux), une bonne fois pour toutes, afin de nous libérer l'espace d'un autre débat plus intéressant) *ndt*

choses et de se débarrasser soi-même de tous les ancrages idéologiques (qui ne sont souvent pas pris en compte). À la courtoisie appartient l'intérêt porté aux autres ainsi que la disposition à relativiser son propre point de vue et d'entrer en relation avec les points de vue, questions et objections des autres. Nous ne devrions pas combattre les autres, mais au contraire, vouloir beaucoup plus les comprendre. Seul celui qui se sent compris, peut aussi s'ouvrir à la compréhension d'autrui. Enfin, il faut aussi de la persévérance. Dans le discours public, une fois c'est jamais. On doit sans cesse reprendre le sujet et en parler sans cesse jusqu'à ce que, peu à peu, il « s'infiltré » dans le discours officiel.

W.H. : *Des politiciens comme Robert Habeck ou Wilfried Kretschmann sont-ils aussi respectés par d'autres électeurs, parce qu'ils ont un rayonnement exempt de toute idéologie ?*

G.H. : Oui, je pense qu'il en est ainsi. Pour tous deux vaut le fait qu'au moyen d'un travail intérieur, ils en sont d'abord arrivés à ce point en luttant honnêtement et longuement. Dans ses jeunes années, comme communiste et maoïste, Winfried Kretschmann fut très idéologiquement imprégné. Il a travaillé à fond depuis sur lui-même et s'en est libéré de manière autonome. Cette vertu d'évolution intérieure, on la devine chez l'être, car elle entre en résonance sans être manifeste, lorsqu'il se trouve à confronter d'autres points de vue. Je trouve remarquable chez lui que le surmontement de cette idéologie ancienne ne l'ait pas conduit à la sauvegarder sous une autre forme nouvelle d'idéologisation — par exemple l'idéologie centriste⁴, ou celle de l'adaptation. Quand bien même sa fonction le ronge, il reste cependant toujours ouvert et curieux d'apprendre. Cela tient au fait qu'il s'est confronté à la nature de l'idéologisation — et cela aussi en lui-même. La philosophie de Hannah Arendt, qui se fonde radicalement sur la liberté et a percé à jour l'action destructrice du mal au siècle passé, lui est venue en aide. Cela a assurément contribué à affermir sa sensibilité pour tout ce qui relève de la tendance à l'idéologisation.

Notre tâche va encore bien plus loin que de se libérer seulement de l'idéologie, elle vise à développer, à partir de ce travail intérieur, une vertu qui se révèle ensuite comme une tolérance active. Cela refait souvenance de la maxime de Goethe : « La tolérance ne devrait être qu'une conviction provisoire : elle doit conduire à la reconnaissance. La souffrance subie signifie une offense. » C'est la faculté de laisser valoir l'autre, sans peur de perdre pour autant sa propre boussole intérieure.⁵ De fait cela semble comme si directement au moyen de cette grandeur d'esprit, l'identité propre gagnait en contour.

W.H. : *Tu mentionnes Hannah Arendt. La politique, comme maint champ de vie, devient-elle philosophique aujourd'hui ?*

G.H. : La politique doit devenir plus philosophique, ne serait-ce que pour pouvoir comprendre et reconnaître d'autres manières de voir le monde. Une telle politique philosophique, dans cette acception, c'est le préalable à une démocratie moderne, pour la forme de l'état qui correspond à l'âme de conscience. Du reste, Robert Habeck, que j'ai mentionné, est aussi docteur en philosophie. Mais en même temps, la politique doit devenir plus pragmatique aussi, au sens de la faculté de contempler le monde à partir de divers angles de vue et pouvoir ensuite se mettre d'accord ensemble sur des avancées immédiates entièrement concrètes. Aussi bien dans le spirituel que dans la pratique de vie, il s'agit de mouvement et de vertu. Nous avons besoins d'une prise en direction des deux côtés : d'une part vers plus d'ouverture spirituelle, ampleur et vertu, de l'autre vers un pragmatisme épuré.

W.H. : *Cela s'avère contradictoire.*

⁴ Quand bien même fut-elle « en marche », car la question c'est ; où va donc un « centre » en marche ? *ndt*

⁵ Notez que c'est là aussi une pure vertu anthroposophique, à cultiver dans les groupes de travail au moment où l'on se met à parler des « ravages du mal par l'informatique » ou bien encore lorsqu'on arrive à oublier de la *forme de liberté de Rudolf Steiner* qu'a mise en évidence Wolfgang Klingler dans : *Une Forme de liberté La conception de l'être humain chez Rudolf Steiner* (Traduction française non autorisée mais disponible sur demande simple).*ndt*

G.H. : De fait, oui, mais cela distingue la conscience moderne de celle des époques antérieures — ou bien ce que Rudolf Steiner appelle l'âme d'entendement — de l'âme de conscience. Agir à partir de celle-ci signifie ne pas vouloir envoyer promener les contradictions, mais les intégrer dans la vie et les surmonter en elle. C'est pourquoi j'appelle démocratie la forme d'état de l'époque de l'âme de conscience. Car elle pose comme préalable l'évolution dénommée et répond d'elle en même temps. Jusqu'au dernier siècle, les citoyens étaient encore des sujets et seul le monarque ou le seigneur était souverain.⁶ Aujourd'hui, c'est le peuple qui est souverain, nous tous sommes souverains. Mais qu'en est-il ? Nous avons encore beaucoup à apprendre, nous nous trouvons seulement au début de ce que veut réellement dire une autodétermination sociétale avec la participation de tout un chacun. Nos formes de démocratie sont encore hautement imparfaites et nous avons seulement le pressentiment — et encore par allusion — de quelles formes la démocratie peut encore adopter. Pourtant il est plus facile d'avancer sur cette voie par l'exercice si nous envisageons à l'occasion cette grande perspective.

Cette perspective me semble parfois aller en se perdant. J'observe aussi parmi les gens intelligents une tendance à vouloir éclairer l'événementiel du monde à partir d'un point de vue seul et unique. Cela permet de rapides distinctions en bien et mal, juste et faux. Mais il est ainsi à peine possible de rendre justice à la réalité complexe et contradictoire.

W.H. : *Donc de poser sur la réalité un système de coordonnées personnelles ?*

G.H. : Ce n'est pas sans arrogance, vis-à-vis de l'être humain comme des choses, que de se piquer de pouvoir expliquer ainsi, dans un monde si complexe, des événements et des personnes aussi simplement à partir d'une cause originelle et en s'appuyant là-dessus, de distinguer entre le bien et le mal, le juste et le faux. C'est alors qu'on en juge sur l'état des choses sans s'être abandonnés suffisamment et profondément aux événements. Le jugement semble souvent solidement avéré dès le commencement déjà. Cela me crée des soucis, car je rencontre aussi cette absence de sérieux aussi parmi des êtres humains cultivés et intellectuels. Je pense que cela a à faire avec la perte du forum public par lequel le discours est mené. L'espace officiel éclate, avant tout sur *Internet*, en de nombreuses pièces séparées et closes, où l'on ne se rencontre plus qu'avec ceux avec lesquels on séjourne volontiers seulement dans le même espace.

W.H. : *Et cela menace la démocratie ?*

G.H. : Ici repose peut-être le plus grand danger pour la démocratie : on ne rencontre que ceux dont on partage les conceptions. On ne rencontre plus d'autres attitudes, d'autres sortes de compréhension et de sentiments. C'est aussi la raison pour laquelle l'affrontement électoral est si important : parce que nous nous rencontrons ici tous, et tous les quatre ans, en tant que citoyens co-responsables et contemporains avec tous ceux avec lesquels nous sommes présents ensemble dans un pays et dans une époque, pour déterminer l'orientation de notre avenir. Nous sommes associés avec tous ces femmes et ces hommes et cela nous pouvons directement le remarquer au moment d'une campagne électorale. C'est ce qui est beau dans l'élection, que nous venions tous ensemble, pour donner une déclaration commune, sur la direction où cela doit s'en aller. C'est un point important pour l'évolution d'un pays, comme pour l'évolution d'un être humain. C'est pourquoi j'ai aussi peu de compréhension lorsque quelqu'un dit par exemple : « Voter n'apporte rien. Je reste chez moi ! ».

W.H. : *De nombreux citoyennes et citoyens ne se rendent pas aux urnes, parce qu'ils ressentent leur voix particulière comme dépourvue de signification.*

G.H. : Je leur donne raison à tous d'exiger la forme plus différenciée de la démocratie. Ici je m'engage moi-même depuis des décennies, je fus en mesure de construire et d'atteindre des améliorations avec

⁶ Remarquez que Britanniques et Belges, sont encore à peine souverains, partiellement libérés par leur Parlement respectif qui désigne le Premier ministre. *ndt*

un mouvement de citoyens. Mais cela ne peut pas signifier que ce que nous avons atteint jusqu'à présent sur cette voie soit suffisamment pris en compte, à savoir ce pourquoi des êtres humains ont aussi donné leur vie. Car le combat pour un droit de vote égal, fut un combat pour lequel des êtres humains ont donné leur vie.

La position scientifique existe selon laquelle il est irrationnel de participer aux élections, car sa voix personnelle n'est exactement jamais, en effet, celle qui fait pencher la balance. Dans un calcul économique en terme de coût utile, il est par conséquent plus sensé de rester chez soi. Or c'est là un calcul qui n'appréhende pas du tout la société — ou bien le social. Il émane de l'*Homo oeconomicus*, à savoir d'une définition de l'être humain comme d'une entité agissant exclusivement de manière égoïste. C'est une manière fatale de voir les choses, car elle passe à côté de ce qui donne une importance et une attitude intérieure à notre société. Cette façon de voir est antisociale et antidémocratique.⁷ Car en effet, lors d'une élection, il ne s'agit pas que je me représente, moi, comme étant le seul, qui en déterminât l'issue. Il s'agit d'endurer le fait d'être un, parmi d'autres et que ma voix ne compte pas moins, mais pas plus non plus que celle de tout autre. Se soumettre à un tel exercice social, c'est ce qui constitue l'élection. Il s'agit d'admettre que les voix personnelles ne bougent rien du tout à elles-seules, mais ce qui est décisif c'est le dialogue d'avec les nombreuses autres. L'élection nous remémore que nous ne sommes pas seulement des êtres individuels, mais encore des membres d'une communauté, dans laquelle et pour laquelle, nous portons une responsabilité.

W.H. : *Et après l'élection, c'est ensuite de nouveau comme avant — pas plus ?*

G.H. : Dans les démocraties de l'Europe centrale c'est déjà beaucoup plus. Le système électoral US rappelle en effet le duel classique. Deux entrent en scène et le plus faible est ensuite jeté par la fenêtre.⁸ *"The winner takes it all [le gagnant remporte toute la mise]"* dit la devise. En ce début d'année nous pûmes voir comment le nouveau président américain permuta l'ensemble de son administration, voir même des juges de la Cour suprême. Le pays est largement livré à un petit groupe [une clique⁹, *ndt*] autour du président. Les démocraties majoritaires en France et en Grande-Bretagne ressemblent à ce système américain. Il en est autrement en Europe centrale. Dans la culture démocratique de celle-ci l'idée est autre. Ici le dialogue continue après l'élection, chaque jour rendu de nouveau plus nécessaire. Cela commence avec la nécessité de négocier des coalitions, lors desquelles, personne ne peut imposer complètement son objectif. Cela continue dans le quotidien parlementaire et extra-parlementaire : dans chaque session de commission et dans toute session de planification, tous les points de vue ont la parole et doivent lutter pour la meilleure solution. Des auditions d'experts et de groupes concernés, ainsi que des actions de la société civile, des prises de parole et contributions précèdent cela et continuent encore après. Malheureusement, cette culture est encore fortement sous-développée chez nous et même ce qui s'est développé est encore piétiné par des politiciens à qui on ne peut rien enseigner et toujours par influence des *lobbies* et de contraintes de groupe ou de spécialistes.

W.H. : *L'obligation de voter selon les directives du parti lors des votations en est-il bien un exemple ?*

G.H. : Oui, car toute obligation de fraction politique mésestime le mandat libre. Un facteur est aussi l'attente nourrie par les partis et les médias que celui qui gouverne, doit toujours gagner. Si, au parti de gouvernement, il y a des discussions, alors cela veut dire que la Chancelière ne tient pas bien « sa boutique en main ». J'affirme, moi que c'est admirable, car ils commencent enfin à se parler et à

⁷ J'ai rencontré maints anthroposophes à tendance théosophiques qui pensent ainsi. *ndt*

⁸ C'est la version « *Il était une fois dans l'Ouest* », ou bien « *Pour une poignée de dollars* ». *ndt*

⁹ Voir le formidable travail de Roland Benedikter paru dans *Sozialimpulse* 2/2017. : « *TRUMPISME* »

Les mesures du nouvel ordre mondial de Trump & l'idéologie en arrière-plan (Trump & l'avenir de l'Occident : Partie II)
[Traduit en français : SIRB217.DOC et disponible auprès du traducteur, *ndt*]

commenter divers points de vue entre eux. Cela fait du bien à la démocratie, mais l'écho médiatique beugle, quant à lui, que le parti ne sait pas ce qu'il veut. C'est là une représentation insensée, toute pyramidale, du travail gouvernemental. Or cette représentation intercepte la formation du vouloir démocratique qui se produit de bas en haut ou devrait se produire ainsi : au moyen de discussions, d'échanges de points de vue et aussi d'échanges de gens et de constellations. Cela rend une démocratie vivante. Je me souhaite que nous nous réjouissons lorsque le gouvernement dans une résolution déterminée, tolère qu'une fois, lorsque éventuellement il forme une minorité et que la majorité change, et donc on ne gouverne pas en imposant à ce que ça passe ou à ce que ça casse.

W.H. : *Nous devrions donc présumer de la démocratie plus de mobilité ?*

G.H. : Ce qui constitue la démocratie c'est que nous sommes de citoyenneté égale dans le dialogue. Je me souviens des débats pour la décision au sujet de qui, de Berlin ou de Bonn, allait devenir capitale. La contrainte de fraction était levée et à chaque vote, à chaque nouveau point de vue, la formation d'opinion penchait une fois pour l'une, une autre fois pour l'autre. Plus notre vie est complexe et dynamique, davantage le dialogue semble important en tant que notre source de formation du vouloir¹⁰ et d'autant plus importante et féconde est une démocratie vivante, celle qui offre tout d'abord un terrain au dialogue.

Das Goetheanum 39/2017.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Les notes du traducteur sont sous sa seule responsabilité.

Gerald Häfner a publié dans *Sozialimpulse* les articles suivants, [traduits en français...

- *La crise de l'UE et l'avenir de l'Europe — Problèmes de l'organisation sociale européenne* dans *SI* 2/2014 (SIGH214.DOC) ;
- *Dreigliederung sociale — Clef d'une manière de traiter les conflits actuels* dans *SI* 2/2015. (SIGH215.DOC) ;
- *Compléments – Tirés des contributions au débat de Gerald Häfner & Christoph Strawe* dans *SI* 1/2016 (SIGHCS116.DOC) ;
- *La lutte autour de la forme politique de l'Europe* dans *SI* 2/2014. (SIGHCS214.DOC) ;
- *Vie de l'esprit et état – II* dans *SI* 1/2016. (SITBGH116.DOC) ;

...et ont disponibles sur simple demande sans plus auprès du traducteur., *ndt*]

¹⁰ Cette formation du vouloir ou encore, plus généralement, la formation d'opinion est largement expliquée et analysée dans l'ouvrage sur la démocratie directe de Jos Verhulst & Arjen Nijeboer : *Démocratie directe — Faits et arguments en faveur de l'introduction de l'initiative et du référendum* (disponible en anglais, français, allemand, italien et autres, sur les sites de www.democracy-international.org www.democratie.nu www.referendumplatform.nl